

nière d'Anatole France. M. Gillet est plus artiste, plus sensible incontestablement au charme de la beauté. Aussi est-il incapable d'écrire longtemps sans s'élever à quelque lumineuse rêverie où il entraîne avec lui son lecteur. Mais tout se rançonne ici-bas, et surtout les belles choses. Ce que M. Gillet gagne en fantaisie il le perd ça et là en précision ; j'en donnerai tout à l'heure un exemple ou deux.

Malgré les différences dont tout le monde sera frappé, il y a pourtant quelque parenté entre le talent de M. Gillet et celui de M. Doumic. Si on ne savait quelles sont exactement leurs relations de famille, on serait tenté de voir là une petite influence d'hérédité. Mais non, c'est pure rencontre, c'est-à-dire hasard. Ou bien c'est la lente action du milieu et de la collaboration. M. Gillet, jeune, a dû admirer beaucoup celui qui devait devenir pour lui une sorte de père, et on n'admire jamais sans imiter un peu. J'ai gardé un souvenir très net des conférences sur la poésie lyrique au XIX^e siècle que nous a données M. Doumic, à l'Université Laval, une semaine durant, sans rompre d'une journée. Je le vois encore venir sur la scène, grand, pâle, un peu voûté. Je vois le geste de ses deux bras arrondis, le vague sourire de sa figure, alors par exemple qu'il nous disait la difficulté de peindre un enfant : " Un homme c'est carré, ou c'est tout rond, ou quelquefois c'est anguleux. Un portrait de femme c'est beaucoup plus délicat : il faut flatter... Mais un enfant ! " Et surtout quand il définissait son bourgeois de Paris, son fameux bourgeois, très curieux de savoir ce que pensent sur l'immortalité de l'âme les danseuses de l'Opéra ! Eh bien, la première fois que j'ai vu M. Gillet au cours du lundi, logeant comme il pouvait ses longues jambes sous la table, la figure un peu blafarde sous la lampe ; quand je l'ai vu s'engager dans sa leçon avec un air d'augure qui s'amuse à tout ce qu'il dit, il m'a semblé qu'il y avait quelque vague ressemblance. Mais tout ceci est l'enveloppe.